

*Igor Gran*

# **Acné festival**

*Roman*



Extrait de la publication



# Acné festival

DU MÊME AUTEUR  
*chez le même éditeur*

IPSO FACTO, *roman*, 1998

Igor Gran

# Acné festival

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1999  
ISBN : 2-86744-683-X

## PROLOGUE

Quand on passe le cap de soixante, le cerveau s'emballe brusquement. Des idées sous pression s'y déversent, il en vient de partout on dirait une gouttière qui se rompt, comme les Huns elles surgissent, elles se jettent à l'attaque, longtemps on les avait muselées maintenant elles se vengent, elles remplissent la baignoire, elles débordent ! encore un peu et l'on se fera emporter. C'est le moment où l'on prend conscience de la fin qui s'approche, dans le brouillard du futur on distingue ses contours de Léviathan : la retraite puis la mort, c'est-à-dire le néant.

Le néant je veux bien, c'est pareil qu'avant la naissance, on fait clic ! et la minuterie du couloir s'éteint à jamais dans une odeur de plastique cramé. Le néant est facile, la retraite en revanche est pénible, c'est l'attente infernale, dans la queue on se

morfond pendant des années pour avoir le visa, à cause du progrès la vie est devenue atrocement longue, à soixante on a encore vingt ans à tirer, parfois davantage, dans la cage de notre corps gangreneux on fait les cent pas comme un ouistiti au zoo, tandis que l'incontinence en profite pour vider sur nos têtes des litres d'urine.

Demain la retraite et que vais-je devenir ? Rien de bon, je le crains, pauvre moi. La solitude me mastiquera entre ses cuisses, elle ouvrira son antre collant pour m'accueillir moi Guinness, et j'irai tête baissée le chewing-gum, trop content qu'on veuille de moi quelque part. Elle attend solitude que je prenne mon fardeau, qu'on s'installe solitude en petit couple dans une maison de retraite, elle me sourit solitude de son dentier d'émeraude, n'hésite pas mon Guinness, me dit-elle, laisse donc les bagages aux petits, ils sont jeunes ils doivent vivre. Broc à eau, vaisselier, chaise percée. Les ustensiles microscopiques de ta vie microscopique transmets-les comme tu as transmis tes gènes, bouge-toi l'armature et dégage le terrain, une prépa cimetièrre c'est pile ce qu'il te faut, je serai avec toi, on sera bien tous les deux.

Mon siècle finit dans l'indifférence, dans six mois je cède le bail de la galerie, je rendrai aux artistes les œuvres que je n'aurai pas eu le temps de solder, reprenez-les je dirai, par ici la sortie, cherchez-vous un autre circuit de distribution, j'ai fait

mon temps, puis je payerai mes impôts pour la dernière fois, et ce sera comme si je n'avais pas vécu, quarante ans de travail s'envoleront dans un pet, et pas une femme pour me soutenir dans ce moment difficile, pas un chat. Qui voudrait d'un vieux divorcé de soixante ?

Je ne suis pas Apollon, c'est malhonnête de nier, cependant je compense par une peau souple et douce, surtout au visage, j'ai moins de rides que les types de mon âge, mes joues on dirait un yaourt aux fraises, c'est lisse et ça respire la santé. Pourquoi elles m'évitent je n'arrive pas à comprendre. Ça doit venir de ma timidité de capricorne, les femmes préfèrent les entreprenants qui vont droit au but genre Colomb, alors que moi c'est plutôt La Pérouse, je louvoie au lieu de foncer, elles ne comprennent pas que je cherche davantage qu'un étui pour le chose, mon discours sur l'âme sœur qui vieillira en tandem à la maison de retraite n'éveille en elles aucune résonance, le romantisme de ma démarche les dépasse. Je suppose qu'elles sentent que je les respecte trop. C'est ça mon erreur.

Écrasons le cafard je me dis, tu n'es pas un cas isolé, les maisons de retraite en sont pleines des malheureux qui croupissent dans l'ennui, c'est l'époque qui veut ça, aujourd'hui on divorce comme on étrenue, l'homme est un loup solitaire. Dépiteux en amour, rassasié au travail. Une équité supérieure qui

t'a gratifié d'une profession peu commune, toi Guinness tu as servi l'Art, que peut-il y avoir de plus exaltant ? Une seule vie comme la tienne vaut trois vies de pharmacien.

En un sens tu t'es surpassé. Avoir transformé l'officine dont t'as hérité on peut crier bravo l'ostrogoth, quand je pense que t'aurais pu continuer à vendre des pilules comme ton père j'en ai la nausée. L'art est autrement prestigieux que la pommade pour les hémorroïdes ! À l'inverse de l'aspirine qui n'est qu'une mixture, l'art est un tremplin pour la pensée. Une fois que l'homme aura disparu de la Terre et qu'il faudra faire un bilan de son passage, les œuvres d'art qu'il a produites compteront plus que les vomitifs de toutes les officines réunies.

Quand je me dis cela, je me sens soulagé le temps de prendre un somnifère, je le suce sous la langue en attendant que le sommeil me fauche, mais systématiquement il refuse d'obéir (est-ce par solidarité avec les médicaments que j'ai conspués ?), je sens que je me retrouve en ligne de mire, les pensées m'ont en joue, mon arrogance les a excitées, elles tirent pour tuer.

En es-tu si certain ? soufflent-elles sur les braises. Tu te voiles la face avec des discours puérils. L'art est ta ligne Maginot. Rappelle-moi le montant de ta future retraite.

Au lieu de répondre c'est pas tes oignons comme je l'aurais fait si j'avais vingt ans de crédit, je

laisse la question en suspens une seconde de trop, encore ces retombées de la soixantaine qui amoindrissent mes réflexes, je laisse une chance au doute de s'infiltrer, et il exploite la faille, il ne se fait pas prier. On me prend de revers. Une cinquième colonne.

Car je suis loin de vivre de mes rentes, comparé à Zippo ou Milk-shake je suis une sorte de minimum social, l'art n'est pas le pétrole, on a toujours eu assez les enfants et moi mais l'escarcelle tire la langue, alors j'ai en moi cette question qui dérange : qu'as-tu fabriqué de ta vie Guinness mon petit ? « Art », tu dis ? « Art » tu répètes en y mettant de l'emphase ? t'en retires un petit-lait de colonel à fréquenter l'art, mais n'est-ce pas un mirage ? En quoi l'art serait-il supérieur aux moules-frites ? Que l'on vende du chop suey ou des œuvres, quelle différence ? Financièrement t'es perdant. N'as-tu pas gâché ta carrière avec l'art, alors qu'en surfant sur l'antibiotique t'aurais pu t'assurer une destinée brodée de pépites ? À l'heure des comptes, c'est bien toi le dernier de la classe, par rapport à tes potes c'est toi le fauché, ta maison de retraite n'aura même pas une étoile, ce sera la caserne : lit de camp et latrines qui sentent l'eau de javel. Au déjeuner, on mettra dans ton bol des carottes râpées qui te constiperont. Voilà ce qu'il t'a donné cet art que t'encenses !

Parfois je me dis que c'est encore la famille que j'ai le mieux réussie. Mes enfants me tiennent compagnie à défaut de leur garce de mère, rien qu'à les observer quand ils font leurs devoirs dans le salon je me sens retapé à l'élixir de jouvence, Alka (c'est l'aînée) est en maîtrise de sociologie avec un an d'avance, quant à Rex il tripote le syntoniseur de la chaîne, lui ça serait plutôt ingénieur, d'ailleurs il prépare un bac dans ce sens. Dire qu'un jour j'avais leur âge c'est difficile de le croire, j'ai besoin de me pincer tellement ils sont beaux, ils ont le teint de Blanche-Neige et le muscle d'agneau de lait.

La famille ! On est bien obligé de l'admettre, la famille, voilà en qui il faut croire. Oublie les femmes, oublie l'art, il n'y a que la famille qui compte malgré le fossé des générations qui nous mine l'existence, ces problèmes de compréhension et de respect mutuel. La chamaille s'installe entre nous en nabab, j'ai le smog et l'envie de casser le buffet, je me demande alors si nous appartenons à la même espèce, tellement ils ont l'air ophidiens. Eh bien ça ne fait rien ! Les disputes se dissipent après la bourrasque, notre ressemblance reprend le dessus, venez ici, Rex, Alka, venez qu'on s'embrasse, je crois en toi la famille ! Contraint et forcé. Pas les femmes et pas l'art. Dégagez !

\* \* \*



Non, ça ne marche pas, quoi que je fasse elles remontent à la surface, chaque heure que mon cerveau est disponible j'ai ces deux questions qui me définissent moi Guinness, une faiblesse que j'ai, le doublet me vidange la tête à l'inverse de mes potes ou de mes enfants, je me surprends à philosopher dans le vide, je mâche la salade au lieu d'aspirer une boisson dans un bar en laissant la vie s'avancer. Parfois je me demande si je ne suis pas handicapé à perdre ainsi le peu de temps qui me reste avant la retraite.

D'autant que la question sur les femmes est ridicule. Ni Zippo ni Milk-shake ne perçoivent la nature féminine comme une énigme, ils draguent pour soulager les jumelles, ça leur paraît limpide comme motivation, ils s'étonnent que je ne carambole à l'identique,

encore un peu de mes discours et ils me prendront pour un escarpin, alors je ferme, mes considérations féministes je les garde pour moi.

L'art en revanche les concerne davantage (c'est ce qu'ils pensent), ils ont des idées sur la question, ils connaissent des tas de noms d'artistes, ils ont fait des études. C'est le malheur de notre société : n'importe quel amateur croit qu'il peut parler d'art sous prétexte qu'il en a vu dans sa vie, voire acheté une fois ou deux. Je n'y coupe pas dans les conversations. Quand ça se déclenche, chacun a une opinion, ils ont des conseils à me donner sur les artistes que je devrais privilégier, et vas-y qu'ils me font la leçon, tes vernisages ça manque de paillettes me disent-ils, et quand ils ont fini avec l'esthétique ils s'en prennent à mes talents de gestionnaire, ils commentent les fluctuations de mon chiffre d'affaires. À les écouter, on jurerait qu'il n'y a pas de métier plus facile.

Mes états d'âme leur sont hermétiques, pour eux je suis de loin le plus veinard, car l'argent ne fait pas le bonheur disent-ils la rengaine, au moins tu t'es amusé dans la vie. Que dalle ! je réponds, si vous saviez comme l'art est ingrat, avec l'art on ne sait jamais si l'on est d'avant-garde ou ringard, on a un doute permanent sur la valeur de ce que l'on vend, d'un œil il faut suivre les critiques qui font et défont les modes, de l'autre ces penseurs du comité d'homologation qui peuvent vous tomber dessus

pour défaut de modernité et vous rayer de la liste des galeries fréquentables, sans oublier les politiques, les musées, les étudiants des Beaux-Arts, ah ! c'est tout un bazar qui danse la samba et vous empêche de travailler, on se croirait le pivot du monde. Alors quand je dis que les pizzas sont préférables ce n'est pas par fausse modestie, c'est par réalisme. On aura toujours besoin d'une pizza pour caler le ventre, pas la peine de tergiverser.

Ils pensent que je joue le coquet. Pour Zippo, l'art est au-dessus de l'escalope car il coûte plus cher à l'unité, il proclame ça sérieusement comme s'il voulait nous faire profiter d'une révélation, il ajoute qu'une œuvre d'art nécessite une assurance et un système antiviol, ce qui prouve sa valeur.

Ça lui semble facile comme les doigts dans la pâtisserie, selon lui l'art se réduit à cet amas de choses qu'on dépose dans un musée, les tableaux principalement, voilà ce qu'il dit Zippo, à quoi il ajoute en raclant son verre :

– Les musées c'est un progrès à chier la tour de Pise, comparé au Moyen Âge où il y en avait que pour sa seigneurie, même qu'y faudrait qu'y fussent gratuits les musées, et obligatoires comme la retraite.

Il ne faut pas se laisser prendre, le jargon de Zippo est un artifice, il trouve distingué qu'on ne le comprenne qu'à moitié, ce n'est pas que ses origines faubouriennes aient percé la chape de l'éducation,

pas du tout, il pense que ça le rajeunit le vieux con, comme si une façon de parler pouvait masquer son délabrement. À qui pense-t-il faire illusion le génaïre ?

Milk-shake sourit, condescendant évidemment, il a la science pour lui Milk-shake, en culture il est le plus calé de nous trois, c'est une bête à concours. À la fin du sourire, il énonce : Zippo t'es un minable furoncle, l'art n'est pas l'apanage des musées, on trouve l'art dans les collections privées (chez Milk-shake notamment, il en a mis plein son loft, et dans son cabinet de médecin pour impressionner les malades), l'art appartient aussi aux lieux publics, exemple les cathédrales ou les grottes de Lascaux. L'art c'est également l'art décoratif, l'art naïf, l'art nègre et aztèque, bref où que l'on regarde dans la culture humaine on voit de l'art à chaque étage, et il termine par une envolée lyrique : l'art serait l'essence de la vie.

Zippo, que ces considérations dépassent largement malgré son diplôme de la magistrature, émet un rot sans faire exprès, c'est juste qu'il a des problèmes de digestion, sinon l'art il respecte.

– Séropo la pute, fait-il avec un air fautif comme s'il disait la Sainte Vierge.

– Pauvre créature porcine, siffle alors Milk-shake. Ouvre donc tes oreilles de goret, je t'explique l'art, tranche de bacon. Profite de ma présence pour évoluer, au moins vers le chimpanzé.

– Holà ! proteste Zippo, mets-y mollo la balayette môtieur l'érudit à la grande gueule qui-s'y-connaît ! Et pourquoi d'abord que l'art c'est-y tellement Big Jim le centre du monde ? c'est toi qui l'a décrété ou c'est marqué dans le calendrier des postes ?

Après un quart d'heure de rage, quand il a une citerne pleine de prêchi-prêcha intello, Zippo se tourne vers sa planche de salut :

– Dis-nous toi Guinness ce que t'en penses.

Même si je ne sais pas, je ne peux l'admettre officiellement, pas devant eux. Alors je leur donne ma définition du moment : l'art est ce qui se trouve dans une galerie d'art, et qui se vend, j'insiste là-dessus.

– Comme du papier-cul au supermarché ! s'irrite Milk-shake. Foutaises boutiquières ! L'art vois-tu est désintéressé, il est grandiose l'art, léger comme une vapeur d'éther, l'art c'est l'amour que tu fais par-derrrière. La sonate à Kreutzer. Tu profanes l'harmonie par tes considérations pécuniaires.

Désolé mais moi ces considérations elles me font vivre. Je le dis comme je le pense : l'art doit se vendre, c'est sa destinée, son alpha et oméga, plus c'est cher meilleur il est, à condition de trouver un client pour payer. Les utopistes genre Milk-shake ils crèvent la famine dans leurs galeries miteuses, ou bien ils se recyclent dans d'autres professions, genre enseignant. J'ai beau lui expliquer, on dirait qu'on ne

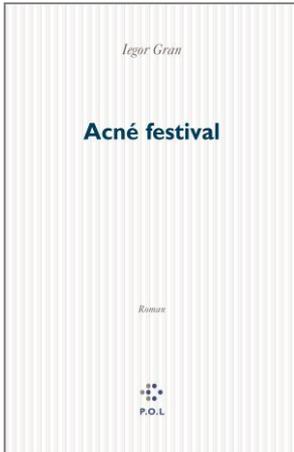
parle pas la même langue, de haut en bas il me regarde, il se la joue Jésus face aux marchands du Temple. Normal, il n'a pas ses mains dans le cambouis, son rapport avec l'art est consumériste, il n'a qu'à le regarder et basta, alors que moi j'ai une rotation des stocks à assurer.

Pour ne pas m'énerver je change de conversation. Naturellement, je bascule sur les femmes. C'est com- mode, y'a qu'à laisser traîner les yeux à la terrasse, ils tombent dessus mieux qu'une aiguille aimantée. J'en repère une et je la désigne du menton à mes potes. Aussitôt les intellos se transforment en drosophiles. Je les observe qui entament la parade nuptiale et je me dis qu'il est étrange à quel point les femmes et l'art sont imbriqués dans ce monde, une vraie alchimie.

\* \* \*

C'est comme l'autre jour au musée. Le musée ça nous changeait des bars, et puis les musées c'est l'occasion de voir des femmes nues sans avoir l'air d'obsédés, au contraire. Même Milk-shake, malgré ses airs élitistes, ne dédaignait pas le coup d'œil. Nous sommes donc plantés face à une courtisane nue à l'huile, nous la fixons tous les trois en silence, surtout certaines zones je dois avouer, elle nous regarde en retour de ses yeux d'oiseau-lyre, il y a comme un courant poétique qui va d'elle vers nous.

Achévé d'imprimer en février 1999  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1632  
N° d'imprimeur : 99-0226  
Dépôt légal : mars 1999  
*Imprimé en France*



Iégor Gran  
**Acné festival**

Cette édition électronique du livre  
*Acné festival* de IEGOR GRAN  
a été réalisée le 24 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en février 1999  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867446832 - Numéro d'édition : 234).  
Code Sodis : N46517 - ISBN : 9782818010594  
Numéro d'édition : 230920.